

Cher Philémon... Philémon 1-25

Onésime, un esclave de Philémon de la ville de Colosses, s'est enfui à Rome. Il semblerait qu'il a « emprunté » pour le voyage de l'argent appartenant à son maître. Dans la capitale, il a rencontré Paul, peut-être parce qu'il cherchait de l'aide ou alors « par hasard ». Il a entendu l'Évangile et il s'est converti. Puis l'apôtre l'a renvoyé à son maître avec cette lettre.

La lettre de Paul à Philémon nous montre l'Évangile en action au quotidien, dans une situation concrète que tout le monde peut comprendre. La vie chrétienne ne se réduit pas à la doctrine qu'on croit ou aux changements de comportement qu'on adopte. Elle est aussi faite de relations interpersonnelles et particulièrement de relations avec d'autres « saints », avec nos frères et sœurs en la foi. L'épître à Philémon est l'épître de la relation. Elle est, d'ailleurs, de toutes les lettres du Nouveau Testament celle qui ressemble le plus à ce que nous appelons une lettre ! Ce n'est pas un exposé doctrinal. Ce n'est pas une réflexion approfondie sur la vie de l'église ou sur la marche du chrétien. C'est un exemple de correspondance ultrapersonnelle du genre de celle qu'on ne s'attend pas à voir publiée et diffusée. Pourtant, le Saint-Esprit a fait en sorte de l'incorporer à la Parole de Dieu pour que nous la lisions encore aujourd'hui.

Ce n'est pas que Paul écrit ici des choses que nous n'aurions pas dû savoir. C'est juste que c'est une lettre tout à fait personnelle, écrite à un « cher ami », et qu'elle n'était pas destinée à l'origine à un public plus large. En cela, cette lettre est unique et remarquable.

Nous pourrions d'ailleurs nous demander, avant d'aller

1.

plus loin, si notre correspondance personnelle (lettres, e-mails, Tweets, SMS, « postes » sur Facebook...) reflète notre confiance en Dieu comme cette missive reflète celle de Paul !

Si Timothée est associé à la salutation dans l'en-tête, c'est parce qu'il connaissait Colosses, l'église de Colosses et Philémon, et parce qu'il jouait probablement le rôle de secrétaire. L'expression devient ensuite *très* personnelle : je, je, je. Cette lettre nous rappelle que le Seigneur s'intéresse à toutes nos relations et toutes nos interactions.

Prisonnier de Jésus-Christ

Paul se présente souvent, au début de ses lettres, comme *apôtre de Jésus-Christ*. Cette fois, pourtant, il choisit de souligner son état de prisonnier. Pourtant, il ne faudrait pas y voir une forme de plainte, car l'auteur était fier de souffrir pour Christ. Mais, à ce moment-là de son parcours, la prison était son environnement et sa réalité quotidienne. Il y avait des limites imposées à ses mouvements et à ses actions. Pourtant, les clichés habituels comme « croupir en prison » ou « se morfondre en prison » ne s'appliquent pas ici. Paul ne perd pas de temps à se lamenter. On peut même dire qu'il met à profit son incarcération et continue à servir le Seigneur.

Quelle est votre prison ? Quelles sont les circonstances que vous n'avez pas vraiment choisies et auxquelles vous ne croyez pas pouvoir échapper ? Nous pouvons nous sentir prisonnier de telle ou telle difficulté, de nos limites physiques ou intellectuelles, de nos handicaps psychologiques, de telle ou telle relation, de notre manque de moyens pour réaliser tel projet, d'un problème de santé...

Il est vrai que notre Dieu est le Dieu qui repousse les limites et compense les handicaps. Nous ne savons jamais ce

2.

qui peut, demain et par grâce, changer radicalement. Acceptons-nous néanmoins notre situation actuelle comme celle que le Seigneur nous donne, celle qu'il veut nous voir vivre par la foi aujourd'hui – sans préjuger du lendemain, des délivrances possibles, et de la grâce à venir ?

L'idée de mettre sa vie entre parenthèses, la notion qu'il ne serait de nouveau heureux et utile qu'une fois sorti de prison, ne semble pas avoir effleuré l'esprit de l'apôtre. Où qu'il se trouve, quelles que soient les circonstances du moment et les contraintes subies, Paul *vit* – pleinement ! Rien ne peut le séparer de l'amour de Dieu en Christ-Jésus. Ni les chaînes, ni les barreaux, ni les gardiens ne peuvent entraver sa communion avec le Père, par l'Esprit qui vit en lui. Il n'attend pas que « cela aille mieux » pour prier, louer le Seigneur, servir Dieu et l'Église. Il fait tout ce qui lui est possible dans sa situation : ce n'est pas le service minimum, mais le service maximum. Il se montre inventif et utilise au mieux tous les moyens à sa disposition. Il ne peut pas se déplacer, mais il envoie ses collaborateurs récolter des nouvelles des églises et transmettre ses encouragements. Il ne peut pas prêcher – quelle frustration pour un prédicateur ! Mais il peut écrire : il ne se gênera pas d'en profiter et entretiendra une correspondance fournie.

La foi nous enseigne à jouir pleinement, à profiter à fond, des libertés que nous avons, plutôt que de gémir sur les limites et les contraintes que nous ne sommes pas en mesure de dépasser actuellement.

Si l'on en croit le psaume 31, David avait trouvé cet équilibre : *Moi, j'ai mis ma confiance en toi, SEIGNEUR ! J'ai dit : Tu es mon Dieu ! Mes temps sont dans ta main ; délivre-moi de la main de mes ennemis et de mes persécuteurs ! Fais briller ta face sur moi, ton serviteur, sauve-moi par ta fidélité !* (Psaume 31.15-17)

Il n'y a pas ici de résignation ou de fatalisme. Pour ce

qui est du présent, quel qu'il soit, confiance. Pour ce qui est de l'avenir, espérance. Ne vous dites pas que le psalmiste a écrit cela « dans une bonne période » comme on dit ! Ce psaume a été écrit dans la détresse. David parle de contrariété, de chagrin, de soupirs, de déshonneur, de mauvais propos et d'intrigues. Mais il avait compris qu'il valait mieux se considérer comme le prisonnier de Dieu que comme la victime de ses adversaires. Car Dieu est bon et Dieu est fidèle. S'il permet que nous nous sentions parfois à l'étroit, c'est pour mieux faire éclater sa gloire lorsqu'il nous met au large (v. 20).

Que l'Esprit nous aide à voir la main de Dieu dans tout ce qui nous arrive, pour que nous apprenions à laisser tout ce qui nous arrive dans la main de Dieu !

Personne n'est une île

Paul a des choses importantes à dire à Philémon et à partir du verset 4 tout est « je » et « tu ». Mais dans l'en-tête de la lettre, l'apôtre n'oublie pas l'entourage de son ami. Appia est probablement la femme de Philémon, et Archippe, peut-être, son fils ou alors un coresponsable de l'église de Colosses, membre du groupe d'anciens qui comptait également Épafras. Ce dernier se trouve à Rome, aux côtés de Paul, au moment de la rédaction de la lettre.

Philémon n'est pas seul. Ce qu'il fait à des répercussions sur son entourage, sur sa famille, bien sûr, mais également sur la communauté locale à laquelle il appartient. Paul va demander à Philémon de rompre avec les coutumes de l'époque qui préconisaient la plus grande sévérité à l'égard des esclaves fugitifs, « pour l'exemple ». On marquait au fer rouge de tels esclaves, avec la lettre F (pour fugitif) pour que tous ceux qui les rencontrent les aient à l'oeil. Si Philémon suit les recomman-

dations de Paul, cela aura des répercussions pour la famille, pour l'église, dans la ville.

L'apôtre commence donc par reconnaître que Philémon fait partie d'un réseau. Mais il met en avant les relations dans le corps de Christ plutôt que la question familiale. Selon cette façon de voir, Paul fait partie de la même famille qu'Appia, *notre sœur*, de la même entreprise que Philémon, *notre collaborateur bien-aimé*, et de la même unité militaire qu'Archippe, *notre frère d'armes*.

Dans la société en général, on met en avant les liens du sang. Cela va parfois très loin... En droit français, par exemple, les liens du sang priment traditionnellement les liens du mariage – ce qui ne traduit pas forcément très bien la vision biblique des deux qui deviennent une seule chair !

Dans la famille de Dieu, il est question de « liens du sang » d'un autre genre ! Le *frère Timothée* et *Appia notre sœur* ne sont pas des formules de politesse, mais l'expression d'un lien familial nouveau et plus fort que les liens de la filiation naturelle. Car le sang qui nous lie n'est pas le nôtre, mais celui que le fils de Dieu a versé à la croix pour nous racheter. Nous avons été rachetés par le même sang et ça, c'est fort !

Nous savons, bien sûr, que dans la famille de Dieu les différences sociales s'effacent, l'appartenance ethnique est secondaire, la nationalité sans importance. Nous le **savons**, mais est-ce que nous le **vivons** ? Pas toujours...

Frères et sœurs d'une même famille spirituelle, collaborateurs dans une même entreprise spirituelle, frères d'armes dans un même combat spirituel. Comment vivre mieux nos liens ? Comment les renforcer, les rendre plus visibles, pour que Jésus soit glorifié par l'amour que nous aurons les uns pour les autres ?

Il y a des peurs, des hésitations. « Je ne saurais pas quoi leur dire » est l'excuse la plus courante pour ne pas inviter des

frères et sœurs qu'on ne connaît pas encore très bien. Mais mettez une demi-douzaine d'enfants de Dieu autour d'une table et demandez-leur comment ils ont connu le Seigneur et vous n'aurez peut-être pas fait le tour quand le soleil se couche ! Christ est notre lien et c'est par lui que nous nous approcherons les uns des autres.

Paul va lancer un pavé dans la mare des convenances sociales de l'époque. Alors, il commence par souligner ce qui lie tous les enfants de Dieu les uns aux autres.

Puis il écrit :

Grâce et paix à vous...

Pourquoi cette salutation revient-elle comme un refrain dans les lettres de Paul ? J'ai du mal à croire que cet élément est simplement signe de conformisme social : « il faut bien une salutation au début d'une lettre ! » L'apôtre, dans ses lettres, est souvent appelé à déranger ses lecteurs. Toute la difficulté de son travail est d'ailleurs de bousculer les idées reçues et les comportements convenus sans déstabiliser la foi ou porter atteinte à l'unité de l'église locale. Sa salutation prend donc tout son sens si nous acceptons de croire qu'elle exprime ce que Paul désire vraiment, profondément, pour ses frères et sœurs en Christ : *grâce et paix à vous de la part de Dieu, notre Père, et du Seigneur Jésus-Christ*.

Si c'est aussi là ce que nous souhaitons chacun pour tous les frères et sœurs que Dieu a mis avec nous dans une même église locale, il y a de l'espoir. Mais il est tellement facile de dire : « Grâce et paix à moi ! », et de passer à côté de l'essentiel. Dieu veut nous forger ensemble pour former une même famille, une même entreprise, une même unité combattante. Voulons-nous marcher avec lui pour que son projet se réalise ?